

Introduction

Rome a l'image d'une société féroce, accoutumée à de hauts degrés de violence, en particulier dans le domaine guerrier¹. Les conflits romains seraient constellés de batailles brutales et sanglantes², le militarisme y serait patent³ et un *ethos* guerrier particulièrement agressif se serait développé⁴. En outre, la population éprouverait un certain fatalisme vis-à-vis du spectacle de la mort⁵ et les récits anciens banaliseraient la violence des combats⁶.

Une telle vision belliciste de la cité de Rome trouve sans doute ses racines dans la documentation antique elle-même⁷. Dans son récit de la prise violente de Carthagène en 209 a.C., Polybe décrit par exemple un massacre d'une cruauté si absolue que les soldats de Rome iraient jusqu'à découper les chiens en deux⁸. Plus largement, cet auteur grec soutient une position particulièrement sévère à l'égard du comportement romain à la guerre :

“Les Romains, qui en tout ont recours à la force et sont persuadés que leurs plans doivent s'exécuter bon gré mal gré et que rien n'est impossible de ce qu'ils ont une fois décidé, doivent à cette fougue de nombreux succès, mais aussi quelques échecs éclatants, et principalement sur mer. [...] C'est ce qui leur est arrivé alors et plus d'une fois, et leur arrivera encore, jusqu'à ce qu'ils se corrigent de cette témérité et de cette violence, qui leur font croire que toute occasion doit se prêter à leur navigation et à leurs marches⁹.”

Dans cet extrait, Rome la conquérante est ainsi décrite comme une société particulièrement agressive ne ménageant aucune cruauté pour se tailler un empire à la pointe des armes. Mais ce que suggère surtout Polybe, c'est que cette activité guerrière incessante ne serait assortie d'aucune réflexion sur l'efficacité (ou la moralité ?) d'un tel

1 L'historiographie moderne présuppose une férocité guerrière romaine plus élevée que la normale. À titre d'exemple : Schulten 1930, 314 ; McClelland Westington 1938, 4 ; Harris [1979] 1985, 51 ; Keegan 1993, 265 ; Salinas de Frías 2007, 31-32 ; Flamerie de Lachapelle 2011, 11.

2 À titre d'exemple : García Riaza 2007, 23 ; Antela-Bernárdez 2008, 314.

3 Pour une synthèse des débats sur le caractère militariste de la société romaine : Lee 2020, 30-52.

4 Harris 1971 ; Harris [1979] 1985 ; Rich 1993 ; Goldsworthy [1996] 1998, 265-276 ; Salinas de Frías 2007, 36-37 ; Lendon [2005] 2009 ; Marco Simón 2016, 237.

5 Sur le fatalisme face à la mort en général, voir infra, p. 000. A. Lintott associe la cruauté des Romains à leur “familiarité” avec la mort : Lintott 1999, 51 cité par Barrandon 2018, 31.

6 Voir par exemple : Reuter 2005, 256. Lapray 2010, 1006-1007 résume bien l'essentiel de cette position.

7 Sur les relectures chrétiennes de l'histoire païenne qui promeuvent une telle vision (Saint Augustin, Orose) : Engerbeaud 2017b. Sur les prolongements de ce point de vue antique dans l'historiographie récente, voir la mise au point de Bravo & González Salinero 2007b, 14.

8 Plb. 10.15-5.

9 Plb. 1.37.7-10 : Καθόλου δὲ Ῥωμαῖοι πρὸς πάντα χρώμενοι τῇ βίᾳ καὶ τὸ προτεθὲν οἰόμενοι δεῖν κατ' ἀνάγκην ἐπιτελεῖν καὶ μηδὲν ἀδύνατον εἶναι σφίσι τῶν ἅπαξ δοξάντων, ἐν πολλοῖς μὲν κατορθοῦσι διὰ τὴν τοιαύτην ὀρμὴν, ἐν τισὶ δὲ προφανῶς σφάλλονται, καὶ μάλιστα ἐν τοῖς κατὰ θάλατταν. [...]. Ὁ καὶ τότε καὶ πλεονάκις αὐτοῖς ἤδη συνέβη καὶ συμβήσεται πάσχειν, ἕως ἂν ποτε διορθώσωνται τὴν τοιαύτην τόλμαν καὶ βίαν, καθ' ἣν οἴονται δεῖν αὐτοῖς πάντα καιρὸν εἶναι πλωτὸν καὶ πορευτὸν.

recours systématique à la violence. Et de fait, nombreux sont les textes où les auteurs romains se bornent à constater, sans s'en indigner, les maux inhérents aux conflits, considérant qu'ils seraient naturels ou légitimes dès lors que la guerre a été formellement déclarée¹⁰. En somme, la société romaine dans son ensemble serait fondamentalement insensible au coût humain des guerres.

Toutefois, cette opinion nécessite désormais d'être réexaminée. N'existe-t-il véritablement aucune forme d'intérêt romain pour les répercussions de la violence de guerre ? À mieux y regarder, en effet, cette impression d'impensé résulte davantage d'une lacune historiographique que d'une réalité.

UNE HISTORIOGRAPHIE RÉCENTE ET FRAGMENTÉE

La violence de guerre, un objet d'étude tardif

Force est de constater que l'historiographie de la violence des guerres romaines n'a pris son véritable essor que tardivement. Un tel retard s'explique par trois types de causes convergentes : le contexte politico-culturel de la recherche¹¹, l'évolution lente des thèmes de recherche en histoire militaire antique et l'apport méthodologique décisif d'approches historiques encore relativement récentes.

Pétrie de positivisme et de romantisme, l'historiographie du ^{xix}e et du début du ^{xx}e siècle s'est longtemps contentée d'adhérer aux entreprises de justifications romaines des guerres¹². Ainsi, T. Mommsen, au sein de l'école allemande juridique, mais aussi d'autres historiens à sa suite, ont préféré s'intéresser aux concepts de guerre juste et d'impérialisme défensif évoqués par les sources, plutôt qu'aux atrocités commises par Rome¹³. Puis, les deux guerres mondiales ont fait naître des réticences à parler de la violence de guerre jusque dans la communauté scientifique¹⁴. Ce n'est donc que depuis les conflits des années 1990 et la montée du terrorisme des années 2000, que la question de la violence a suscité un regain d'intérêt¹⁵.

10 Voir par exemple Liv. 21.14.3-4. Les expressions *mala belli* ou *clades belli* désignent bien les maux considérés comme inhérents à la guerre : Liv. 5.48.1 ; 9.41.8 ; 34.41.1 ; Vell. Pat. 2.28.2 ; Sen., *Phoen.*, 625 ; Luc., *Phars.*, 3.150 ; Sil., *Pun.*, 5.177 ; Tac., *Hist.*, 1.89.1 ; 2.66.3 ; 2.86.1.

11 A. Beltrametti démontre bien l'importance des contextes culturels et académiques dans la manière de construire l'histoire de la violence pour l'Antiquité (Beltrametti 2004, en particulier p. 14-16).

12 Quelques études dénoncent tout de même une telle vision mécaniste de l'armée romaine : Messer 1920 ; Lendon 1999, 325 ; James 2011, 22-24.

13 Mommsen [1854-1886] 1985. Sur la longue postérité de l'idée d'impérialisme défensif, voir notamment Frank [1914] 1972 ; Holleaux [1921] 1969 ; Walbank 1963 ; Badian 1968 ; Gruen 1970 ; Errington 1971 ; Veyne 1975 ; Sherwin-White 1980 ; Eckstein 1987.

14 Audoin-Rouzeau 2002b ; Audoin-Rouzeau 2008, 173 sq. ; Malešević 2010, 19 ; Hall 2017. Sur l'aseptisation des images et des discours dans les médias, qui mènent à nier la mort dans nos sociétés, même encore à l'heure actuelle : Knüsel & Smith 2014, 11.

15 Sur le rôle clef du contexte conflictuel des années 1990 et 2000 pour les études historiques sur la violence : Gilliver 1996a, 219 ; Audoin-Rouzeau 2008, 173 sq. ; Audoin-Rouzeau 2010a, 133-135 ; Andò 2013, 11-16.

Surtout, l'histoire militaire romaine a longtemps été dominée par une admiration à l'égard de la machine de guerre romaine qui a donné un poids démesuré aux approches stratégique-tactique et institutionnelle¹⁶. Paradoxalement, cela ne signifie pas que les guerres n'étaient pas perçues comme des activités violentes. Simplement, la brutalité semblait si consubstantielle aux conflits armés qu'elle ne nécessitait aucune élucidation. Elle était comme "naturalisée" au sein de la guerre¹⁷. Les historiens et les archéologues ont donc produit des discours "aseptisés" qui n'abordaient que rarement la violence des combats¹⁸. Ce n'est que lorsque les analyses sociales, puis culturelles, se sont développées qu'une attention plus précise à la violence a pu apparaître¹⁹.

Enfin, les études de la violence de guerre n'ont pu bénéficier que tardivement des apports de deux approches historiographiques clefs. La première est celle du "visage de la bataille" (*"face of battle"*²⁰), qui s'intéresse aux réalités sensibles du combat, et a invité aux descriptions de batailles "à hauteur d'homme"²¹. La seconde provient de l'héritage tardif en histoire antique des *post-modern studies* (*post-marxist, post-colonial, subaltern, gender et genocide studies*) qui s'attachent à évaluer le coût de l'impérialisme et son impact sur les parties dominées des populations, ou encore à analyser des concepts contemporains tels que le génocide²².

Une production scientifique majoritairement fragmentée

Le caractère tardif des analyses sur la violence a entraîné une grande fragmentation de ce domaine d'étude²³. En effet, historiquement, le sujet de la violence a d'abord été traité de manière incidente à d'autres examens sur la guerre ou l'impérialisme romains²⁴. Puis,

- 16 Pour une approche critique d'une telle vision mécaniste de l'armée romaine : Messer 1920 ; Lendon 1999, 325 ; James 2011, 22-24.
- 17 Voir à ce sujet la mise au point de Bonnard 2022, 17-26. Sur ce concept de "naturalisation" de la violence au sein de la guerre : Lenclud *et al.* 1984, 21 ; James 2013, 100 ; Malešević 2010, 52. Pourtant, la guerre est une activité éminemment sociale et construite qui organise les formes de la violence : Malešević 2010, 57 et *passim* ; Payen 2018, 219.
- 18 On reprend ici la formule de S. Audoin-Rouzeau qui parle d'une forme "d'aseptisation de l'histoire" : Audoin-Rouzeau & Becker [2000] 2003, 29, et 61-71. Ce concept "d'aseptisation" apparaît également dans Lendon 1999, 324 et Lavergne & Perdoncin 2010, 6. Ce phénomène caractérise aussi l'archéologie jusqu'aux années 2000 : Keeley 1996 ; James 2013, 98-100 ; Vidal 2013, 27-28 ; Jiménez *et al.* 2018, 115-116. Enfin, cette aseptisation des discours a également touché l'histoire grecque : Beltrametti 2004, particulièrement p. 9-12.
- 19 Pour un aperçu synthétique de l'historiographie des études militaires romaines, nous renvoyons à : Lendon 2004 ; Hanson 2007 ; Loreto 2006 ; Loreto 2015 ; Brice 2020.
- 20 Keegan [1976] 2013. Sur le détail de ces études pour l'histoire romaine, voir *infra*, p. 000.
- 21 Pour des exemples d'utilisation de cette expression : Julien 2004 ; Payen 2012, 84 ; Rousseau [1999] 2014. Cette formule apparaît mieux adaptée aux caractéristiques du combat antique que l'expression d'"histoire par en bas" ou d'"*history from below*" (Thompson 1963 ; Courrier & Magalhães de Oliveira 2022), qui accentuent trop la distinction entre les différentes catégories sociales.
- 22 Sur l'impact des études postmodernistes sur l'histoire militaire antique : Terrenato 2005 et Hanson 2007, 12. Les *genocide studies* ont touché l'Antiquité à partir des années 2000, avec toutefois une nette préférence pour l'époque grecque : Kiernan 2003 ; Kiernan 2007 ; Konstan 2007 ; Van Wees 2010 ; Van Wees 2011 ; Novillo López 2014 ; Quesada Sanz 2015 ; Van Wees 2016. Sur le "terrorisme" à la romaine, voir *infra*, p. 000.
- 23 Sur cette fragmentation des études sur la violence physique antique : Gilhaus 2017.
- 24 À titre d'exemple : Marco Simón *et al.*, éd. 2012 ; Gilli & Guilhembet, éd. 2012 ; Cavaggioni 2013 ; Gueye 2014 ; Anders 2015b.

lorsque la notion est explicitement au cœur des raisonnements scientifiques, notamment depuis les années 1990, elle l'est essentiellement au sein d'ouvrages collectifs portant sur toutes les formes de violence ou sur toutes les périodes²⁵. Même les avancées obtenues entre 2021 et 2025 par le groupe de l'ANR "Parabaino", notamment autour du concept de violence transgressive dans l'Antiquité, ne concernent pas non plus exclusivement le monde romain²⁶. Ainsi, s'il est indéniable que l'attention s'accroît sur le thème de la violence, un tel morcellement a engendré une insuffisance sur le plan théorique.

De fait, les synthèses qui ont pour objet spécifique la violence de la guerre romaine demeurent rares. En 1938, M. McClelland Westington a bien analysé les "atrocités" perpétrées par les Romains²⁷. Mais cet examen fondateur se borne la plupart du temps à un catalogue non problématisé des brutalités commises par les Romains²⁸. C'est pourquoi N. Barrandon a repris le problème en se centrant plus spécifiquement sur les massacres romains, leurs ressorts, et les jugements qui les accompagnent²⁹. Plus récemment encore, G. Baker est l'auteur d'une étude sur les violences de masse romaines³⁰. Si les modalités concrètes d'exécution des brutalités y sont bien décrites, le terme de violences de masse est probablement anachronique et laisse dans l'ombre d'autres facettes du phénomène ainsi que la question des mentalités romaines en la matière. Enfin, abordant la question d'un autre point de vue, B. Turner a traité de la violence lorsqu'elle est subie par les armées romaines³¹. Mais ses résultats méritent également d'être affinés par une approche plus exhaustive, en particulier sur la supposée résilience à toute épreuve de Rome³². Ces quatre études, pour intéressantes qu'elles soient, ne portent donc à elles seules ni véritable mouvement historiographique, ni réel débat scientifique contradictoire.

Quatre approches de la violence

Malgré le retard et le réel morcellement qui caractérisent les études romaines sur la violence de guerre, il paraît possible de repérer quatre types de perspectives sous-jacentes aux précédentes analyses : impérialiste, constructiviste, anthropologique et matérialiste.

25 Sur les articles ou chapitres d'ouvrage précisément centrés sur la violence de guerre romaine : Sherwin-White 1980 ; Ziolkowski 1993 ; Gilliver 1996a ; Thornton 2006 ; Fernández Palacios 2007 ; García Riaza 2007 ; Salinas de Frías 2007 ; Antela-Bernárdez 2008 ; James 2009 ; Zimmermann 2009c ; James 2013 ; Allély 2014b ; Lapray 2014 ; Roth 2020. Plus largement, sur les ouvrages collectifs sur la violence antique, plus ecclésiastiques : Bernand 1999 ; Van Wees, éd. 2000 ; Bertrand, éd. 2005 ; Styka, éd. 2006 ; Bravo & González Salinero, éd. 2007a ; Bodiou *et al.*, éd. 2011 ; Ralph, éd. 2013 ; Vidal & Antela Bernárdez, éd. 2013 ; Allély, éd. 2014a ; Riess & Fagan, éd. 2016 ; Gale & Scourfield, éd. 2018 ; Pimentel & Rodrigues, éd. 2018 ; Doukellis 2019 ; Doukellis 2021 ; Cosme *et al.*, éd. 2022, 221-418 ; Diemke 2023.

26 Barrandon & Pimouguet-Pédarros, éd. 2021 ; Haziza & Blonce 2022 ; Allély 2022.

27 McClelland Westington 1938.

28 N. Barrandon évoque à juste titre la perspective juridique et les prises de position morales qui sous-tendent cette étude : Barrandon 2018b, 26-28. Le contexte d'entre-deux-guerres de l'écriture explique sans doute un tel point de vue.

29 Barrandon 2018a. Le massacre a depuis quelques années obtenu une reconnaissance en tant qu'objet d'analyse historique : El Kenz, éd. 2005 ; Grangé 2022.

30 Baker 2021.

31 Turner 2010. À ma connaissance, sa thèse n'a jamais été jusqu'ici publiée (seuls des articles en ont été tirés).

32 Voir *infra*, à divers endroits de ce livre.

De manière traditionnelle, l'impérialisme est au cœur de nombreuses études abordant le sujet de la violence. Mais cette approche est fréquemment associée à une critique, implicite ou explicite, de la nature agressive et expansionniste de la culture romaine³³. Ce cadre de pensée confère ainsi un poids démesuré à l'évaluation de la personnalité du général en chef (*dux*) ou à la récurrence des brutalités dans les guerres romaines³⁴. C'est un procès en intention qui affleure donc parfois dans les propos des chercheurs : le cynisme intrinsèque des Romains expliquerait les atrocités qu'ils commettent³⁵. Certaines études vont même jusqu'à explorer la "bestialité" présente dans la culture romaine³⁶.

En second lieu, le tournant linguistique (*linguistic turn*) a également imprégné l'histoire militaire en mettant en valeur l'aspect construit des narrations³⁷. Si l'identification de lieux communs (*topoi*) ou de stratégies littéraires et politiques dans les récits anciens est bien évidemment nécessaire, cette démarche, lorsqu'elle est poussée jusqu'à l'extrême, peut parfois entraîner un relativisme fort à propos de l'authenticité des violences décrites³⁸. En particulier, dans le cas des violences de guerre antiques, le poids des études littéraires présente le risque d'une interprétation hypercritique des récits anciens, réduits à des outils exclusivement discursifs ne transmettant que de très rares informations historiques authentiques³⁹.

Une approche de type anthropologico-historique est également apparue dans le sillon des analyses développées en France dans les années 1960⁴⁰. Le corps, mais aussi le sang, sont par exemple au centre de telles études sur la violence de guerre⁴¹. De manière générale, dans ce type d'approche, les aspects culturels sont parfois survalorisés au détriment des contraintes techniques, physiques et militaires qui jouent pourtant un rôle essentiel dans les manifestations de la violence de guerre.

De fait, l'approche par les contraintes matérielles du corps et par les réalités concrètes du combat s'est fortement développée en parallèle : l'armement, les gestes, les positions

33 À titre d'exemple : Alvar Ezquerro 2000, 370 et 382-383 ; Urso, éd. 2006 ; Caro Borja 2006 ; Bravo & González Salinero, éd. 2007a ; Antela-Bernárdez 2008, 314 ; García Riaza 2011 ; Andò 2013 ; Bravo & González Salinero, éd. 2014 ; Quesada Sanz *et al.* 2014, 267-268 ; Llamazares Martín 2016, 93 ; Quesada Sanz 2021, 187 ; Maschek *et al.* 2020. Voir également Volkmann [1961] 1990. Pour un résumé critique de cette approche : Quintela 1991, 79.

34 Dans la suite de ce travail, le terme de "général", nécessairement anachronique et ne désignant pas un grade militaire à proprement parler, sera néanmoins employé par commodité afin de synthétiser l'ensemble des termes latins recouvrant les plus hautes fonctions de commandement. Suivant la même logique, sera désigné par le terme "officier", tout cadre militaire supérieur au-dessus du centurionat (préfet, tribun militaire, questeur, légat, etc.). Sur ce dernier point, voir par exemple Augier 2016.

35 F. Marco Simón n'hésite pas à parler de terrorisme à propos de la conquête de l'Hispanie par les Romains au cours du II^e s. a.C. : Marco Simón 2016.

36 Tutrone 2010.

37 Pour une synthèse des apports et limites de ce courant en histoire, voir par exemple : Delacroix 2010.

38 Sur les normes littéraires ou les intérêts politiques qui sous-tendent les narrations de massacre : Barrandon 2016 ; Barrandon 2018a.

39 Voir par exemple : Gerlinger 2008 ou Salazar 2000, 212-224.

40 Si cette tendance est particulièrement forte en ce qui concerne les études grecques, elle imprègne également l'histoire contemporaine : Audoin-Rouzeau 2008. Pour la période antique, nous renvoyons à quelques œuvres emblématiques : Voisin 1984 ; Blaive & Sterckx 2014.

41 Une grande attention est parfois portée au sort des prisonniers de guerre antiques : Ducrey [1968] 1999a ; Gueye 2014.

sont passés au crible des possibilités physiologiques du corps humain⁴². Par un recours accru à l'archéologie, à la médecine rétrospective et à l'iconographie, les perspectives sont renouvelées et livrent un contrepoint bienvenu au seul examen des textes⁴³. Mais ce type de perspective est par conséquent plus descriptif, moins interprétatif et fait davantage abstraction des interrogations éthiques que peut susciter la violence de guerre romaine.

Une question de point de vue ?

Ces approches, pour divergentes qu'elles soient, font rarement l'impasse sur un point crucial : l'explicitation de la posture éthique assumée par le chercheur. Or, cette clarification s'effectue le plus souvent dans le sens d'une mise à distance des faits, voire d'une condamnation des actes perpétrés. Cette précaution oratoire est en fait caractéristique de nombreuses analyses en sciences humaines et ce, quelles que soient la discipline ou la période⁴⁴. En effet, l'opinion commune fait souvent valoir que la simple volonté d'expliquer les actes agressifs serait déjà, en quelque sorte, une manière de les excuser⁴⁵. Les historiens multiplient les précautions oratoires, semblant redouter, en quelque sorte, les jugements de leurs lecteurs contemporains⁴⁶.

L'attention portée aux victimes est certes d'une absolue nécessité dans la lignée des *postmodern* et *subaltern studies*. Mais cette position, en accentuant artificiellement la différence entre les valeurs contemporaines et les actes romains, induit nécessairement une approche comparatiste, voire évolutionniste : dans ces conditions, rares sont les discours scientifiques qui se déprennent de l'idée convenue que les comportements des Anciens sont moins éthiques que de nos jours⁴⁷. Il semble dès lors parfois difficile de sortir du constat aporétique énonçant que les violences de guerre étaient acceptables *pour les Romains*. Une telle position a pour corollaire de percevoir les armées romaines comme intrinsèquement violentes, et leur comportement, invariant. Aucune nuance ne semble les caractériser et, surtout, aucune conscience réflexive en la matière ne leur est attribuée, ce qui mène justement à cette impression d'impensé, déjà soulignée.

42 James 2009 ; Reuter 2009 ; Ratsdorf 2009 ; Powik 2011.

43 Les universités de Berlin et de Munich ont ainsi lancé des projets en pleine expansion sur la violence antique et son iconographie : Seidensticker & Vöhler 2006 ; Muth 2008 (Berlin) et Zimmermann, éd. 2009a ; Zimmermann 2013 (Munich). La violence extrême durant la guerre antique a également fait l'objet d'un colloque en 2011 à Graz (Linder & Tausend, éd. 2011) et d'un cycle de conférence à Berlin en 2018 à l'initiative de M. Meyer. Un projet de base de données est en cours depuis 2016 à l'université d'Hambourg, nommé "ERIS : Hamburg Information System on Greek and Roman Violence". À la date de publication de cet ouvrage, hormis Tacite et quelques auteurs latins tardifs, son tropisme est plutôt marqué vers le monde grec.

44 Sur l'inévitable prise de position des historiens travaillant sur la violence : Meyran 2006, 9 ; Lavergne & Perdoncin 2010, 6.

45 C'est précisément ce qui a été reproché à H. Arendt à la publication de ses thèses novatrices sur la "banalité du mal" lors du procès Eichmann. Les descriptions crues de W. Sofsky lui ont également valu d'être accusé d'être fasciné par la violence : Sofsky *et al.* 2004, 172. Sur les contraintes sociales diverses qui pèsent sur le chercheur : Lavergne & Perdoncin 2010, 14-15.

46 Voir par exemple Gilliver 1996a, 219 ; James 2013, 101 ; Chrystal 2017, 102 ; Maschek *et al.* 2020 ; Raaflaub 2021.

47 Pour une comparaison explicite : Tritle 2013, 289 ; Raaflaub 2021.

Il faut donc sans doute se déprendre de toute approche moralisante de la violence de guerre dans le monde romain. Mais ne formuler ni *pathos*, ni éloge, ni exagération, ni euphémisation, est une entreprise difficile sur de tels sujets et tenir la ligne entre aseptisation et condamnation des violences relève parfois de la gageure⁴⁸. Une première solution consiste probablement à préciser d'emblée ce que l'on entend par l'expression de violence de guerre afin d'ancrer la réflexion dans un cadre méthodologique clair ne nécessitant plus par la suite d'incessantes élucidations.

À LA RECHERCHE DE LA VIOLENCE DE GUERRE ROMAINE

Une histoire incarnée : des armes contre des corps

La violence peut être définie⁴⁹ comme "l'expression de la force, ou de la puissance d'un individu⁵⁰" "[...] visant à soumettre ou à contraindre autrui⁵¹". L'aspect corporel, bien que pas exclusif, y est donc central. C'est pourquoi la définition de la violence retenue dans ce livre est avant tout physique et exclut les violences psychologiques ou symboliques lorsqu'elles sont isolées⁵². Elle écarte aussi volontairement toutes les dégradations matérielles (pillages ou destructions de sanctuaires ou de villes), déjà bien étudiées par ailleurs⁵³. Dans ces pages, est donc considéré comme une violence tout acte portant volontairement atteinte à l'intégrité physique d'un adversaire et pouvant mener à sa mort. L'analyse porte donc sur l'ensemble des blessures, mutilations, décès et massacres en contexte de guerre. À un moment de grande vitalité des études sur le corps, ce parti pris a l'avantage de mettre au premier plan les conséquences concrètes de la violence sur la chair des soldats, mais aussi les normes militaires, sociales et culturelles qui les sous-tendent⁵⁴. L'objectif est d'aboutir à une histoire incarnée. En effet, les gestes et les blessures, mais aussi les soins aux soldats font l'objet de représentations et de codifications qui sont souvent la clef de compréhension des comportements romains en matière de violence de guerre⁵⁵. C'est pourquoi, pour rendre

48 Sur ce difficile "entre-deux" pour le chercheur : Lavergne & Perdoncin 2010, 13 sq.

49 Les chercheurs en sciences sociales soulignent l'extrême hétérogénéité des définitions de la violence : Wieviorka 2004, 15 ; Dortier 2004, 847-848 ; Michaud [1973] 2004 ; Héritier, éd. 2005 ; Crettiez 2008, 1 ; Marzano 2011 ; Bayard *et al.* 2012, 240.

50 Bayard *et al.* 2012, 237.

51 Muchembled 2008, 17. Pour une définition similaire : Héritier, éd. 2005, 17.

52 Les dimensions psychologiques et symboliques ne seront prises en compte que lorsqu'elles accompagnent la violence physique. Comme le note R. Meyran, les violences physiques et morales ne sont en effet pas du même ordre, rendant leur analyse conjointe délicate : Meyran 2006, 8. Les violences verbales ont déjà bien été étudiées par ailleurs : Azoulay & Boucheron, éd. 2009 ; Barnes 2005 ; Montlahuc 2018.

53 À titre d'exemple, avec rappel de la bibliographie antérieure : Gilli & Guilhembet, éd. 2012.

54 Pour une synthèse récente sur l'histoire du corps dans l'Antiquité : Gherchanoc, éd. 2015. Ce domaine a pris de l'ampleur à partir des années 2000. Voir par exemple : Moreau, éd. 2002 ; Stiker [1982] 2005 ; Bodiou *et al.*, éd. 2006 ; Prost & Wilgaux, éd. 2006 ; Bodiou *et al.*, éd. 2011 ; Caron *et al.*, éd. 2014 ; Gherchanoc & Wyler 2020. En ce qui concerne plus particulièrement la guerre (mais pas uniquement en lien avec la violence) : Baroin 2002 ; Mudry 2007 ; Faure 2011 ; Mathieu 2011 ; Roche 2012 ; Allély, éd. 2014a ; Allély 2014b ; Lamoine 2014. Sur le sang : Moreau 2006 ; Dan 2011. Sur les analyses d'anthropologie biologique des ossements antiques en rapport avec le contexte militaire : Charlier 2009, 19-50.

55 M. Zimmermann souligne que le corps constitue le support concret des valeurs d'une société : Zimmermann 2009b, 28-30. Sur les significations idéologiques des violences faites au corps, voir l'étude

compte de cette dimension corporelle essentielle à l'analyse, le titre de cet ouvrage évoque conjointement les armes de la guerre et les corps combattants. L'expression est tirée d'un passage de Tacite à propos du général L. Iunius Caesennius Paetus, en Arménie (62 p.C.) : "Alors donc il abandonna ses quartiers d'hiver, en s'écriant que ce n'étaient pas un fossé ni une palissade, mais *des corps et des armes* qu'on lui avait donnés contre l'ennemi, et il mena ses légions comme pour livrer bataille⁵⁶". Dans cet extrait, apparaît bien en effet l'idée que les corps et les armes étaient conçus dans les esprits romains comme les matériaux de base de la guerre et de sa violence.

Ce travail tient compte tout autant de la violence *infligée* par les Romains que de la violence *subie* par eux. De fait, une agression endurée par les Romains s'avère un élément fondamental d'explication de la violence déployée en retour. À hauteur d'homme, la difficulté ou la longueur d'un combat, la perte de camarades, les blessures subies, ou encore les traumatismes de la bataille sont des variables qui expliquent l'attitude tenue en retour envers l'ennemi. De plus, dans le contexte des guerres civiles, il est parfois difficile de dissocier les deux directions de cette violence : les Romains sont autant les instigateurs que les cibles des brutalités commises à la guerre. En outre, il est impératif de prendre en considération un système moral global qui prévaut aussi bien pour l'attitude des Romains que pour celle de leurs ennemis. En effet, la condamnation des brutalités de l'adversaire révèle souvent, en négatif, la vision morale que les Romains ont de la violence de guerre. Enfin, ce n'est qu'en évaluant d'abord la manière dont les Romains s'accommodent des traumatismes de la violence de guerre dans leur propre société que l'on peut ensuite espérer comprendre comment ils peuvent l'appréhender pour d'autres populations. Notre champ d'étude s'intéresse donc à la "violence vécue ou infligée, subie ou observée", mais aussi et surtout à l'évaluation de cette violence par les discours⁵⁷.

De fait, il ne faut pas oublier que la violence se distingue de la simple force par l'aspect explicitement transgressif des actes perpétrés⁵⁸. Il s'agit donc d'une notion éminemment construite par des discours socio-culturels évaluant le degré d'illégitimité des divers agissements⁵⁹. Outre les traditionnels acteurs et victimes de l'agression, un ou des éléments observateurs méritent ainsi d'être pris en compte pour analyser l'élaboration éthique des jugements⁶⁰. Dans cette perspective, la cruauté (*crudelitas*), tout comme la clémence (*clementia*), sont des notions qui permettent de déceler le passage d'un seuil éthique, en attirant l'attention sur les intentions de l'acteur de la violence⁶¹.

fondatrice de Crouzet 1990. Sur les "corps saccagés" à travers l'histoire, voir également : Chauvaud, éd. 2009.

56 Tac., *Ann.*, 15.10.2 : *Et tunc relictis hibernis non fossam neque uallum sibi, sed corpora et arma in hostem data clamitans, duxit legiones quasi proelio certaturus.*

57 Audoin-Rouzeau et al., éd. 2002, 24.

58 Sur la "force" comme élément structurant de l'*Iliade* : Weil [1940-1941] 2013. Sur la transgression comme élément distinguant force et violence : Héritier, éd. 2005, 19. Pour des exemples d'analyses centrées sur l'idée de transgression dans l'Antiquité : Barrandon & Pimouguet-Pédarros, éd. 2021 ; Allély 2022 ; Bonnard 2022, en particulier p. 17 ; Haziza & Blonce 2022.

59 Lavergne & Perdoncin 2010, 6.

60 C'est ce que l'on nomme le "triangle de la violence" : Schmidt & Schröder 2001, 12-13.

61 L'étude d'anthropologie de Nahoum-Grappe 2005 est fondatrice sur la cruauté. En ce qui concerne l'Antiquité romaine : Kiefer 1933 ; Jal 1961 ; Krötzel et al., éd. 1992 ; Dowling 2006 ; González-Conde

La guerre comme sphère sociale spécifique

Dans ce livre, la violence analysée se restreint strictement au contexte guerrier. Une telle perspective inclut les violences faites durant l'affrontement lui-même, mais aussi celles ayant lieu immédiatement dans son sillage (avant ou après lui). Ainsi, les caractéristiques des brutalités analysées sont donc bien conditionnées par ce cadre martial et ce, que les conflits soient menés contre un ennemi extérieur ou qu'il s'agisse d'affrontements militaires intestins⁶².

On pourrait certes objecter que la sphère militaire ne constitue pas un domaine singulier par rapport à d'autres formes de violence⁶³. Dans une telle hypothèse, la violence intrinsèque de la société romaine prendrait la forme d'un *continuum*, qu'il s'agisse de religion, de relations sociales, de politique, de combats de gladiateurs ou enfin de guerre⁶⁴. Néanmoins, comme l'ont fait remarquer certains historiens, les violences de guerre se distinguent nettement des autres types de brutalité⁶⁵. En effet, les comportements y sont plus intenses et les seuils de tolérance plus élevés qu'à l'ordinaire. Ce saut qualitatif place donc l'étude de la violence de guerre au cœur de logiques d'analyses foncièrement spécifiques⁶⁶. Certains postulent même, à propos de la guerre, l'existence d'un processus d'auto-engendrement de la violence : un acte particulièrement âpre entraînerait une réaction ennemie plus terrible encore, rendant ainsi exponentiel le processus de radicalisation des opérations⁶⁷. Il faut en tout cas renoncer à indifférencier la guerre au sein des autres sphères de la vie sociale dans un tout culturel où la violence serait uniformément élevée. Tout au plus est-ce en fait la guerre qui possède un pouvoir séminal sur d'autres sphères de la vie en société⁶⁸.

Un tel cadre d'analyse rend donc nécessaire de se demander si la violence est réellement bien acceptée dans ce cadre spécifique qu'est la guerre et dont la place centrale à Rome

Puente 2009. La notion de *clementia*, plus traditionnelle, est au cœur des préoccupations des historiens depuis longtemps. Voir en dernier lieu : Flamerie de Lachapelle 2011. A. Beltrametti pense que la culture grecque définit la violence comme une interprétation erronée de la domination : Beltrametti 2004, 19.

62 Par "caractéristiques" nous entendons les propriétés de cette violence : ses causes, ses formes, ses fonctions, ses niveaux et ses fins. Les guerres civiles sont incluses uniquement lorsque des combats militaires ont lieu à l'exception des exécutions et massacres ne relevant pas de logiques guerrières.

63 S. Audoin-Rouzeau considère la guerre "au même titre qu'une activité sociale comme une autre" : Audoin-Rouzeau 2008, 17. En outre, la plupart des anthropologues, sociologues et psychologues sociaux pensent que de nombreuses méthodes et conclusions valables pour la violence en général sont également légitimes dans le cas de la violence de guerre : Bardiès 2011, 909.

64 Sur une telle porosité entre les sphères sociales en matière de violence : Rüpké 1990, 17 et 20-21. *Contra* : Mudry 2007, 66, soulignant la circularité d'un raisonnement ne déterminant pas la source exacte de la supposée prédisposition romaine à la violence, ou encore Vesperini 2015, 141, évoquant des comportements de nature différente. Sur l'indéniable violence de la vie politique romaine : Sherwin-White 1956 ; Lintott [1968] 1999 ; Labruna 1991 ; Timonen 1993 ; Rutledge 1999 ; Van Haepelen 2005 ; Estèves 2007 ; Rudich 2015. Sur l'insécurité de la ville : Ménard 2000. Sur la violence des combats de l'arène : Ville [1981] 2014, particulièrement p. 451-457, Veyne 1999, 887 ; Kyle 2001.

65 Elias [1939] 2003 ; Muchembled 2008, 8.

66 Bardiès 2011, 909-910. J. Sémelin avance également qu'entrer en guerre, "c'est en réalité pénétrer dans un autre univers où les conduites humaines se métamorphosent" (Sémelin 2005, 178).

67 Gaille 2011, 575.

68 Dès 1921, W. Benjamin avait montré que c'est plutôt la violence de guerre qui aurait un impact sur les autres types de violence : Benjamin [1921] 2012.

n'est plus à démontrer⁶⁹. Une étude préliminaire du vocabulaire antique peut sans doute permettre de poser quelques jalons en la matière.

Les mots antiques de la violence

De fait, afin de se départir des jugements anachroniques sur la violence antique, une deuxième solution consiste à changer de point de vue en abandonnant le cadre éthique contemporain. Il ne s'agit pas tant ici d'évaluer le degré de violence mis en œuvre par Rome que, par une approche de type émique, de redonner la parole aux acteurs antiques afin de déterminer ce qui est perçu par eux-mêmes comme une violence de guerre⁷⁰. Il faut ainsi tenter de reconstituer le système de représentation antique en la matière, même dans ses aspects mouvants, paradoxaux et parfois conflictuels⁷¹. Or le lexique constitue bien souvent un premier repère pour y parvenir⁷².

Dans l'historiographie latine, le terme de *uiolentia* apparaît plutôt dans les textes philosophiques ou poétiques et se révèle rarement lié au contexte guerrier⁷³. *Vis* renvoie plus adéquatement à l'idée de force, de pouvoir ou de violence⁷⁴. Si ce terme évoque parfois l'impétuosité de la nature⁷⁵, il est aussi indéniablement lié à la violence de la guerre en désignant une modalité d'action par la force⁷⁶, un nombre élevé de soldats⁷⁷, l'assaut lors des

69 Sur la centralité de la guerre dans les sociétés antiques, et plus particulièrement romaine : Garlan [1972] 1999, 3 ; Raaflaub 1996, 300 ; Raaflaub 2016, 18-19. Néanmoins, la "normalité" de l'état de guerre dans la pensée antique est une question de recherche ouverte dans les années 2000 : Loreto 2001, 59-60 ; Loreto 2006, 225-227 ; Hornblower 2007 ; Payen 2012, particulièrement p. 7 et p. 29-64.

70 V. Andò suggère déjà la nécessité d'une telle conversion du regard à propos des violences grecques : Andò 2013, 14.

71 Pour la conception grecque de la violence, un tel postulat a été suggéré par Beltrametti 2004, 13. Pour un exemple d'approche de type émique, redonnant tout son poids aux conflits de valeur : Moatti 2018, 15-18.

72 Une telle analyse du vocabulaire antique apparaît souvent comme préalable à toute étude de la violence antique : Richer 2005, particulièrement p. 9. Nous complétons ici les aspects évoqués dans Hulot 2019a.

73 Gibson 2018, 272. Il désigne en règle générale la force des éléments naturels, celle des tyrans et des rois ou encore de personnages ou de peuple. Il revêt parfois des significations plus abstraites. Quelques exceptions liées à la guerre sont tout de même à noter : Tac., *Ann.*, 3.49.2 ; Flor. 1.96.

74 Sur les significations de ce terme : Ernout & Meillet [1932] 1951, 1308-1309 ; Ernout 1954, 168-185 ; Mayer-Maly 1961 ; Gibson 2018, 272 sq. *Vis* est issu de la même racine que le terme grec *ἰς* (Ernout 1954, 168-185). Le terme serait indéterminé, en particulier sur le plan éthique (Gibson 2018, 272, 285 et *passim*).

75 Il s'agirait là de son usage originel dans un monde animiste : Ernout 1954, 186-187. À titre d'exemple sur la violence de la nature : Caes., *BCiv.*, 3.26.3 ; Caes., *BGall.*, 3.8.1 ; 4.15.2 ; Liv. 24.8.12 ; 25.25.11 ; 25.26.7 ; 25.26.12 ; 25.26.15 ; 37.16.6 ; 40.19.6 ; 40.45.1 ; 40.45.7 ; Tac., *Ann.*, 1.70.3 ; 2.6.4 ; 2.17.6 ; 2.24.1 ; 3.72.3 ; 15.18.2 ; 15.46.2. À titre d'exemple sur la violence intrinsèque d'un personnage ou sur les violences civiles : Liv. 34.51.5 ; Tac., *Ann.*, 1.59.1 ; Tac., *Ann.*, 3.19.1.

76 Caes., *BGall.*, 5.7.7 ; *BAfr.*, 87.2 ; Liv. 21.57.13 ; 22.21.7 ; 23.15.3 ; 23.18.1 ; 23.30.2 ; 24.20.5 ; 24.30.11 ; 24.35.2 ; 25.23.3 ; 26.40.14 ; 27.1.1 ; 27.16.6 ; 31.27.4 ; 31.41.2 ; 39.4.9 ; 44.13.8 ; 44.30.7 ; Tac., *Ann.*, 4.51.3 ; 15.11.1 ; Tac., *Hist.*, 4.16.2 ; 4.23.4 ; Flor. 1.33.13 ; 2.9.12 (x2) ; Veg., *Mil.*, 3.6 ; Oros. 6.2.4 ; 6.2.5 ; 6.11.23.

77 *BAfr.*, 78.7 ; Liv. 23.29.13 ; 25.1.4 ; 31.22.2 ; 36.18.6 ; Vell. Pat. 2.12.2 ; 2.115.2 ; 2.120.4 ; Tac., *Ann.*, 4.73.3 ; Flor. 1.45.14 ; Veg., *Mil.*, 1.23 ; 3.6 ; 3.8 ; 4.18 ; 4.38 ; Oros. 6.15.34.

combats⁷⁸, un nombre élevé d'armes⁷⁹, la vigueur d'une attaque⁸⁰, la violence du combat⁸¹ et enfin la force associée à la bravoure⁸². Mais il possède avant tout une valeur descriptive peu axiologique, sans signification transgressive. Seules quelques expressions composées avec *uis* permettent une appréciation plus nette de l'intensité d'une situation guerrière : *summa uis*⁸³, *magna uis*⁸⁴, ou, moins fréquemment *ultra uis*⁸⁵, *maxuma uis*⁸⁶ et *extrema uis*⁸⁷ expriment toutes des situations considérées comme particulièrement violentes. Toutefois, leur rareté (29 occurrences, soit un quart des emplois de *uis*) suggère que l'usage d'un vocabulaire performatif représente l'exception. Enfin, le verbe *uiolo* évoque un outrage et la profanation du corps d'une victime⁸⁸. Il se rapporte donc souvent aux viols.

L'adjectif *acer* (ainsi que ses dérivés *acerrime*, *acrior*, *acrius*, *acriter*) sert pour sa part à indiquer les moments où le combat est particulièrement intense, rude, voire âpre⁸⁹. Il est d'ailleurs souvent utilisé dans les mêmes contextes que le terme *uis*⁹⁰. L'adjectif *atrox* et ses dérivés (*atrocior*, *atrociter*) signalent également l'intensité et la violence d'un engagement⁹¹. Enfin, l'adjectif *saeuus* identifie des moments de haute intensité dans le combat et souligne l'illégitimité de la violence, jugée trop "sévère"⁹².

78 Caes., *Civ.*, 1.70.5 ; 3.92.2 ; *BHisp.*, 12.4-6 ; Sall., *Iug.*, 55.6 ; 56.6 ; 97.5 ; Liv. 24.16.1 ; 25.30.9 ; 40.16.8 ; 40.40.5 ; 42.63.7 ; Tac., *Hist.*, 3.53.2 ; Veg., *Mil.*, 1.26 ; 3.7 ; 3.17 ; 4.23.

79 *BAlex.*, 20.5 ; Liv. 26.5.17 ; 26.44.7 ; 27.18.11 ; 30.6.9 ; 31.39.12 ; 38.20.1 ; Tac., *Agr.*, 36.1 ; Fest. 17.1 ; Veg., *Mil.*, 4.21 ; 4.46.

80 Liv. 28.3.4 ; 33.37.5 ; 34.15.5 ; 42.63.1 ; 23.45.3 ; Val. Max. 3.2.12 ; Vell. Pat. 1.12.4 ; Tac., *Ann.*, 1.68.4 ; 2.11.3 ; Oros. 5.16.21 ; 7.9.4.

81 Liv. 22.23.4 ; Tac., *Hist.*, 3.33.1 (x2) ; Flor. 1.22.9 ; 2.13.6 ; 2.20.5.

82 Sall., *Cat.*, 61.1 ; Liv. 22.5.2 ; 25.38.10.

83 Caes., *BGall.*, 3.15.1 ; 7.70.1 ; 7.73.1 ; Sall., *Cat.*, 60.3 ; 60.5 ; Liv. 22.6.3 ; 23.18.5 ; 23.45.1 ; 27.12.5-6 ; 29.7.3 ; 32.16.10 ; 35.25.2 ; 36.24.1 ; 37.17.1-2 ; 41.11.1 ; 44.11.8.

84 *BGall.*, 8.48.5 ; *BAlex.*, 20.5 ; Sall., *Cat.*, 60.5 ; Sall., *Iug.*, 60.1 ; 94.5 ; Liv. 25.41.6 ; Flor. 2.33.49 ; Oros. 6.21.5.

85 Liv. 24.39.3 ; 34.39.7.

86 Sall., *Cat.*, 60.3 ; Sall., *Iug.*, 58.3.

87 Tac., *Hist.*, 3.10.3.

88 Ernout & Meillet [1932] 1951, 1309.

89 *Acrius* : Caes., *BGall.*, 7.70.3 ; *BGall.*, 8.35.5 ; Caes., *BCiv.*, 3.45.5 ; 3.95.3 ; *BAlex.*, 31.1 ; Cic., *Fam.*, 10.30 ; Sall., *Iug.*, 92.9 ; 94.6 ; 101.7 ; Liv. 21.8.9 ; 22.47.3 ; 27.14.2 ; 28.15.7 ; 35.1.9 ; 41.10.3 ; 44.35.21 ; Frontin. 2.6.2 ; Tac., *Hist.*, 2.22.2 ; Tac., *Agr.*, 37.1 ; Flor. 1.22.60 ; 1.34.9 ; 2.7.10 ; 2.13.75. *Acriter* : Caes., *BGall.*, 1.26.1 ; 1.50.2-3 ; 2.10.2 ; 2.33.4 ; 3.21.1 ; 5.15.1-2 ; 5.15.3 ; 5.17.3 ; *BGall.*, 8.19.7 ; Caes., *BCiv.*, 1.80.5 ; *BAfr.*, 83.4 ; *BAlex.*, 40.1 ; *BHisp.*, 12.5 ; 23.3 ; Sall., *Cat.*, 60.2 ; Liv. 24.15.2 ; 27.12.13 ; 29.2.16 ; 33.37.7 ; Tac., *Hist.*, 2.42.2. *Acerrime* : Caes., *BGall.*, 5.43.4 ; 7.50.1 ; 7.62.4 ; Caes., *BCiv.*, 1.57.3 ; *BAfr.*, 78.4 ; *BAlex.*, 30.4 ; *BHisp.*, 11.2 ; 19.2 ; 31.1 ; Liv. 39.31.3 ; Val. Max. 3.2.19 ; Frontin. 2.6.4 ; 2.10.1. *Acer* : *BGall.*, 8.28.4 ; *BAlex.*, 76.1 ; Caes., *BCiv.*, 3.72.3 ; Sall., *Iug.*, 31.25 ; 60.1 ; 97.5 ; Liv. 34.15.2 ; Val. Max. 2.7.1 ; 3.2.23 ; Tac., *Ann.*, 4.73.3 ; Tac., *Hist.*, 3.16.1 ; 3.29.1. *Acrior* : Liv. 21.59.8 ; 22.6.1 ; 28.22.13 ; Tac., *Hist.*, 3.71.3 ; Flor. 2.13.46 ; 2.13.66.

90 Caes., *BGall.*, 7.70.1 ; Caes., *BCiv.*, 3.95.3 ; *BHisp.*, 12.5 ; Sall., *Iug.*, 60.1 ; 94.6 ; 97.5 ; Sall., *Cat.*, 60.2 ; Liv. 22.6.1 ; 33.37.7 ; Tac., *Hist.*, 3.29.1 ; 3.71.3 ; Tac., *Agr.*, 37.1.

91 *Atrox* : Liv. 21.12.3 ; 23.44.4 ; 25.39.9 ; 26.6.2 ; 27.2.8 ; 27.32.5 ; 27.48.9 ; 28.3.6 ; 29.2.15 ; 38.6.4 ; 39.31.2 ; 40.40.1 ; 42.8.5 ; Vell. Pat. 2.21.3 ; 2.96.2 ; Tac., *Ann.*, 3.38.4 ; 12.35.1 ; Tac., *Hist.*, 2.15.2 ; 3.22.3 ; Tac., *Agr.*, 26.4 ; 37.2 ; Oros. 5.7.15. *Atrocior* : Liv. 21.29.2 ; 24.16.3 ; 41.2.10 ; 42.8.2 ; Vell. Pat. 2.55.3 ; Tac., *Ann.*, 1.68.1 ; Flor. 1.37.1 ; 2.13.75. *Atrocissimus* : Liv. 28.6.3 ; 31.37.3. *Atrociter* : Liv. 22.6.1 ; Flor. 2.12.11.

92 *Saeuo* : Sall., *Iug.*, 67.3 ; Liv. 41.18.3 ; Tac., *Hist.*, 2.44.2 ; Flor. 2.13.76. *Saeuus* : Liv. 21.59.7 ; Tac., *Hist.*, 3.25.3 ; 3.83.2.

En grec, le nom βία, l'adjectif βιαίος, et le verbe βιάζω se rapprochent du sens de *uis*⁹³. En règle générale, ces termes recouvrent l'idée de recours à la force⁹⁴. Bien plus qu'en latin néanmoins, ces termes renvoient à la notion de contrainte⁹⁵ et surtout d'assaut, d'élan⁹⁶, ou de percée des lignes ennemies par la force⁹⁷. Les autres sens sont largement minoritaires⁹⁸. En somme, βία et ses composés permettent la description de mouvements militaires. Toutefois, puisque le concept de βία connote fréquemment les situations d'abus de force, le grec est intrinsèquement plus critique que le latin⁹⁹. Tout comme en latin pour *uiolo*, ὕβρις peut renvoyer certes aux outrages infligés aux populations civiles, mais surtout au viol des femmes.

Le vocabulaire antique, s'il permet quelques repérages, reste très équivoque et, partant, difficile à explorer de manière systématique. Son étude se doit d'être complétée, tout au long de ce livre, par une analyse plus large des mentalités romaines appréhendées sous toutes leurs facettes. Contribution à l'histoire des représentations, mais aussi à l'histoire militaire, sociale et culturelle, ce travail prend donc le parti de s'intéresser avant tout au système axiologique propre à Rome, sans toutefois délaisser les réalités du combat, parfois sous-estimées dans ce genre d'étude. Il se veut une remise en cause de l'idée, trop souvent admise sans n'être jamais discutée, que les Romains ont développé un haut niveau de violence à la guerre et ce, sans questionnements, adaptations, ni évolutions. C'est pourquoi l'examen doit s'ancrer dans la longue durée.

Cadre chronologique et géographique

La deuxième guerre punique constitue le point de départ de cette étude. Son niveau de violence est en effet à tous points de vue exceptionnel puisque la guerre a été particulièrement meurtrière pour les Romains (que l'on pense à Trasimène ou à Cannes, par exemple), qu'elle s'est déroulée sur le sol italien, "pré carré" de Rome, et qu'elle a vu s'affronter des discours qui, de chaque côté, dénoncent les cruautés perpétrées par l'adversaire. En ce sens, la

93 Sur βία : Ernout 1954, 168 ; D'Agostino 1981 ; López Melero 1989. Dès les épopées homériques, le terme signifie la force et paraît autant employé que ἔξ. βία possède dès l'origine l'idée d'aller contre la volonté de quelqu'un (Ernout 1954, 168). Les termes voisins de ἰσχύς et κράτος sont également employés en grec.

94 Diod. 34.2.2 ; 34.8 ; Jos., *AJ*, 17.10.1 ; Jos., *BJ*, 4.92 ; 4.544 ; 5.286 ; 5.450 ; Plut., *Crass.*, 25.5 ; Plut., *T. Gracch.*, 5.3 ; Plut., *Sert.*, 7.5 ; App., *Pun.*, 128.614 ; App., *BC*, 4.76.322 ; 4.78.329 ; 4.128.538 ; 5. 37.150 ; Memn. 22.11 [Photius] ; D.C. 15 (Zonar. 9.4) ; D.C. 16 (Zonar. 9.10) ; D.C. 48.28.1.

95 Plb. 18.23.3 ; Jos., *BJ*, 1.311 ; 3.533 ; 4.435 ; 5.455 ; 7.201 ; Plut., *Luc.*, 25.5 ; Plut., *Sert.*, 5.7 ; App., *Ill.*, 12.38 ; Plut., *Brut.*, 43.4 ; App., *BC*, 2.11.79 ; D.C. 67.4.6.

96 Plb. 11.24.7 ; Diod. 36.2.7 ; Jos., *BJ*, 2.227 ; 2.326 ; 3.269 ; 3.275 ; 5.89 ; 5.118 ; 6.74 ; 6.78 ; 7.4.3.90 ; Plut., *Mar.*, 19.7 ; Plut., *Pomp.*, 65.8 ; Plut., *Cat. Ma.*, 14.1 ; App., *Hisp.*, 27.108 ; *Mithr.*, 18.66 ; *BC*, 4.11.466 ; 5.36.148 ; 5.114.477.

97 Jos., *BJ*, 2.328 ; 3.491 ; 6.52 ; Plut., *Caes.*, 44.12 ; Plut., *Crass.*, 25.1 ; Plut., *Pomp.*, 71.4 ; App., *Hann.*, 24.106 ; 11.18.81 ; 12.65.275 ; 13.119.552 ; 16.111.464 ; 17.114.478 ; 17.33.131 ; D.C. 21 (Zonar. 9.26).

98 Se déchaîner, se livrer à de la violence : Jos., *AJ*, 14.6.1 ; Jos., *BJ*, 3.493 ; Plut., *Marc.*, 19.7 ; Plut., *Sert.*, 5.7 ; App., *BC*, 5.119.494 ; être repoussé : Jos., *BJ*, 4.22 ; 6.245 ; App., *Pun.*, 20.84 ; 8.102.480 ; force (coups) : Plb. 3.116.9 ; Jos., *BJ*, 3.230 ; Plut., *Crass.*, 24.4 ; App., *BC*, 5.119.493 ; force (d'une arme) : Jos., *BJ*, 3.243 ; 3.246 ; Plut., *Aem.*, 20.4 ; App., *BC*, 5.82.348 ; force (en hommes) : Jos., *BJ*, 1.172 ; Plut., *Marc.*, 15.1 ; intensité d'un incendie : Plb. 14.5.11 ; rébellion : Plut., *Galb.*, 6.4.

99 Chantraine 1999, 174-175.

deuxième guerre punique a été perçue comme un traumatisme qui reste longtemps ancré dans les mémoires romaines¹⁰⁰. En partant de cette date initiale, étudier trois siècles semble nécessaire à la fois pour percevoir des changements en matière de mentalités et d'attitudes et pour conserver une attention suffisante aux événements et à leur contexte¹⁰¹. Les guerres flaviennes constituent donc le point final de cette étude. Ce moment est d'ailleurs également hautement signifiant. Les désastres militaires subis par Domitien durant son règne (en Mésie, Dacie, Germanie et Pannonie) ont provoqué à Rome un profond traumatisme et révèlent à notre sens la personnalisation croissante des problèmes de la violence de guerre autour de l'empereur¹⁰². C'est pourquoi nous avons opté pour un examen approfondi de ce tournant qui laisse l'analyse des empereurs suivants à de futures investigations.

Retenir un champ géographique large paraît également incontournable afin de mesurer les éventuelles particularités de certains territoires¹⁰³. La prépondérance des études sur la partie hellénisée de la Méditerranée, sur la Gaule (avec César) ou encore sur la péninsule Ibérique pourrait en effet laisser penser que les Romains sont plus agressifs dans ces espaces¹⁰⁴. Il est donc nécessaire de comparer l'ensemble des épisodes de violence afin de mettre à l'épreuve de tels présupposés. Les guerres romaines se déroulent en outre bien souvent dans les espaces liminaux de son empire. C'est pourquoi les échos des comportements romains au-delà même des zones de combat seront également pris en compte.

LE COÛT HUMAIN DE LA GUERRE

L'héritage des études grecques et contemporaines

Contrairement à ce qui a longtemps prévalu pour la période romaine, l'historiographie de la Grèce antique ou des temps contemporains a largement abordé la thématique de la violence de guerre¹⁰⁵. Pour la Grèce antique, c'est l'approche anthropologique qui a majoritairement prévalu¹⁰⁶. Cette approche prolonge d'ailleurs celle poursuivie pour la

100 Selon Hay 2018, la troisième décade de Tite-Live, qui décrit la deuxième guerre punique, contiendrait un nombre d'images d'horreurs corporelles plus élevé que pour d'autres périodes. Cela pourrait donc constituer un signe supplémentaire de la mémoire particulièrement traumatique de ce temps.

101 B. Schmidt et I. Schröder soulignent la longue élaboration des imaginaires violents qui ne sont pas pour autant des éléments figés dans des traditions : Schmidt & Schröder 2001, 18. Sur la question des invariants et du structuralisme en lien avec la violence de guerre : Payen 2013, 215-216.

102 Sur le détail de ces événements, voir *infra*, p. 000.

103 La violence n'est pas un acte idiosyncratique (provenant unilatéralement de l'agresseur et de sa culture). Elle naît d'une interaction entre l'acteur de la violence et sa victime (Schmidt & Schröder 2001, 3). Ses formes peuvent donc varier en fonction des populations affrontées par les Romains.

104 L'insistance traditionnelle sur l'Hispanie et l'Orient hellénisé se perçoit nettement chez Harris [1979] 1985, 205-210. On retrouve un constat similaire chez Robert 2012, 173. N. Barrandon souligne également l'importance de ces trois espaces dans le développement des études sur la violence (Barrandon 2018b, 28 et 38-41). Sur le comportement très intransigeant de Rome en péninsule Ibérique, voir par exemple Marco Simón 2006, en particulier p. 200 et 210.

105 S. Audoin-Rouzeau ou P. Payen sont les principaux représentants des avancées obtenues respectivement dans leur domaine : Audoin-Rouzeau *et al.*, éd. 2002 ; Payen 2013.

106 Hanson [1990] 2007 ; Ellinger 1993 ; Bernand 1999 ; Van Wees, éd. 2000 ; Eck 2012 ; Payen 2012 ; Payen 2013. En dernier lieu, voir la synthèse historiographique de Gilhaus 2017.

période préhistorique¹⁰⁷. En ce qui concerne les deux guerres mondiales, les analyses se sont pour leur part intéressées aux conditions d'émergence de la violence de guerre¹⁰⁸. Plus particulièrement, pour la Première Guerre mondiale, c'est la "culture de guerre" qui se trouve au centre des débats¹⁰⁹. Un tel concept conduit à réfléchir à l'interface entre la sphère guerrière et la société dans son ensemble¹¹⁰. De fait, la formation des normes à propos de la violence provient en large partie de l'interaction entre le combat lui-même et sa perception dans la société¹¹¹. Lorsque l'on mène ce type d'analyse de concert avec une approche sociale, cette manière d'appréhender la violence de guerre est particulièrement féconde¹¹².

Définition du concept de coût humain des guerres

C'est donc au croisement de ces approches que notre enquête sur la violence de guerre se situe¹¹³. Elle vise en effet à aborder la question des répercussions de la violence sur la société romaine en se centrant plus spécifiquement sur le concept de coût humain¹¹⁴.

L'expression de coût humain est souvent employée dans la littérature scientifique sur la guerre¹¹⁵. Mais, paradoxalement, elle y est rarement définie¹¹⁶. Le concept est en effet relativement récent et essentiellement utilisé par la presse contemporaine¹¹⁷. Pourtant, dès l'Antiquité, Tacite prêtait aux soldats révoltés des propos qui laissent à penser que cette idée

107 Les recherches portent sur l'origine des conflits dans l'histoire de l'humanité et la place de la violence dans les premières sociétés : Clastres [1974] 2010 ; Keeley 1996 ; Guilaine & Zammit, éd. 2001 ; Knüsel 2005.

108 Voir les études canoniques de Mosse [1999] 2009 ; Browning 2002 ; Ingrao [2006] 2009.

109 Pour une mise au point historiographique, voir notamment : Julien 2004 ; Offenstadt 2010. Sur le détail de ce concept, voir infra, p. 000. La question du consentement est au cœur des débats et le mouvement du C.R.I.D. a pu par exemple lui opposer la réalité des contraintes de la guerre et la diversité des discours sociaux sur la guerre. Pour un aperçu synthétique de cette controverse, voir notamment Mariot 2003.

110 C'est cette démarche que prône également P. Payen pour le monde grec : Payen 2012, 73-86.

111 Selon Audoin-Rouzeau & Becker [2000] 2003, la haine de l'ennemi y aurait une place fondamentale, tout comme la gestion du deuil de masse et l'accommodation à de hauts niveaux de violence, ou encore la mémoire du conflit. Pour un résumé de cette approche : Martin 2002, 14.

112 Dans ce livre, les critiques qui ont été adressées au courant de l'Historial de Péronne ont été prises en compte et l'approche sociale est ainsi explorée. Pour une réflexion sur les conditions de transposition de ce concept aux réalités antiques : Payen 2018, 35-44.

113 Sur l'intérêt d'une approche anthropologique sur les soldats romains : Carrié 2002 ; Faure 2011 ; Faure 2013, 22-24 et 297-305.

114 Quelques historiens du monde romain l'emploient, mais de manière fugace, sans en faire d'analyse particulière : Canfora [1998] 2001, 126 ; Turner 2010, 172 et 194 ; Tritle 2013, 282 ; Hope 2015, 176 ; Turner 2018, 267 ; Tritle 2020, 61 ; Brisson 2022, 62 ; Le Roux 2024, 238. A. Cooley est une des seules à avoir fait un véritable usage de l'expression en ce qui concerne les guerres romaines : Cooley 2012, 63 et 85. Les expressions voisines de "*casualties*" ou de "*costs of war*" sont également employées : Turner 2010, en particulier p. 108 et 120 ; Clark 2014, 28. Pour le monde grec, Payen parle des "coûts de la guerre" dans un sens probablement approchant : Payen 2012, 137.

115 Voir par exemple Kilani 2006, notamment p. 15 (mais la notion sous-tend l'ensemble de la démonstration).

116 Voir par exemple Bauman [1999] 2014, 8.

117 Le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés utilise l'expression de "coût humain de la guerre" dans son rapport de 2013. L'expression de "coût humain" est en outre utilisée 1743 fois entre janvier 2014 et juillet 2019 dont 478 fois en rapport avec des opérations militaires, selon la base Factiva Press consultée le 04/07/2019.

de coût humain pouvait être un élément à part entière de la rhétorique séditeuse : “[...] le service en lui-même était pénible, sans profit : dix as par jour, voilà le prix qu’étaient estimés une âme et un corps¹¹⁸”. Ce récit révèle ainsi les tensions qui pouvaient exister entre l’armée et le pouvoir romain à propos de la manière dont ce dernier considérait ses soldats.

Pourtant, il ne s’agit pas de retenir une définition économique du coût humain des guerres qui évaluerait la valeur pécuniaire des blessés ou des pertes humaines. Ne sera pas non plus développée une étude démographique post-conflit, cet aspect ayant déjà fait l’objet d’analyses par ailleurs¹¹⁹. Le concept de coût humain ici retenu envisage plutôt les blessés et les pertes en hommes comme des ferments potentiels de déstabilisation de la société, qu’elle soit romaine ou adverse¹²⁰. Il permet donc de comprendre les retombées des violences de guerre sur le tissu social, sur la vie politique et sur les représentations mentales¹²¹. En somme, il s’agit d’une estimation de l’impact social et affectif des blessés et des morts au combat, qui, en retour, influence les normes culturelles. Parce qu’elle détruit des vies humaines, la guerre possède un coût, c’est-à-dire des conséquences néfastes sur les équilibres sociaux et culturels. En effet, si les bénéfices de la guerre (le butin, le prestige social, les ressources économiques et territoriales) ont été à maintes reprises avancés pour expliquer les conflits antiques, c’est trop souvent oublier les risques que les affrontements font également peser sur une société¹²². Il est donc légitime de s’intéresser à l’autre versant de la “grammaire culturelle” de la guerre, qui renégocie en permanence la valeur et l’importance données respectivement aux pertes et profits éventuels d’une guerre¹²³.

Le rapport de Rome au coût humain de la guerre

Une telle approche se révèle profondément anthropologique, car elle remet l’homme au centre de la réflexion. Il s’agit en effet de déterminer la valeur qui est attribuée à la vie humaine ou à l’intégrité corporelle des individus en temps de guerre. Certes, la notion peut paraître a priori anachronique, puisque la préoccupation humanitaire est sans nul doute une invention relativement récente¹²⁴. Néanmoins, outre le récit de Tacite cité précédemment, le vocabulaire antique laisse parfois transparaître la prise en compte de cette dimension (*clementia*, *incolumis*, *inuolatus*, *laenitas*, *moderatio*, ἐπιείκεια, φιλανθρωπία, etc.). De plus,

118 Tac., *Ann.*, 1.17.2-3 : *Enimuero militiam ipsam grauem, infructuosam : denis in diem assibus animam et corpus aestimari*. Sur cette mutinerie et ce qu’elle dénote des conditions de vie des soldats : Cosme 2014, 82-83.

119 Voir par exemple Toynbee 1965 ; Brunt [1971] 1987 ; Rosenstein 2004 ; de Lig 2012.

120 Pour un parallèle pour la guerre grecque : Payen 2012, 22 et 24.

121 C’est également ce que proposent de récentes études d’histoire grecque, parlant de “traumatisme du combat” : Meineck & Konstan, éd. 2014 ; Raaflaub 2014.

122 Selon P. Payen, la “force perturbatrice” de la guerre a trop longtemps été sous-estimée pour la Grèce ancienne : Payen 2012, 84. À sa suite, K. Raaflaub s’est penché sur la manière dont les auteurs grecs se représentent la guerre comme un ferment de mutations : Raaflaub 2014.

123 L’expression de “grammaire culturelle” de la guerre est empruntée à Schmidt & Schröder 2001, 5. Elle présuppose que chaque société confère diverses valeurs aux pertes et profits éventuels qu’une guerre peut engendrer. Si le poids conféré aux profits est supérieur à celui des pertes, la guerre est engagée.

124 Parce que les préoccupations humanitaires se seraient accrues au xx^e siècle, elles auraient créé une logique de reconnaissance des victimes dans l’espace public, inexistante auparavant : Wieviorka 2004, 81-108 ; Fassin & Rechtman [2007] 2011.

et c'est ce que nous démontrerons dans ce travail, un faisceau d'indices concordants permet de penser que les Romains se préoccupent des répercussions sociales de la guerre dans leur propre société comme dans celles avec lesquelles ils interagissent¹²⁵. La question directrice de ce travail est donc la suivante : quel est le rapport de Rome au coût humain de la guerre ?

Une telle interrogation, plus complexe que sa formulation ne le laisse supposer de prime abord, implique de mener trois enquêtes en parallèle. Elle exige d'abord de prouver qu'il existe une véritable forme de préoccupation romaine en la matière et qu'il ne s'agit pas là d'un impensé. Elle requiert également de mesurer les seuils au-delà desquels la brutalité de la guerre n'est plus acceptée dans la société romaine¹²⁶. Enfin, elle nécessite de caractériser les attitudes que les Romains développent face à ce qui est perçu comme des niveaux anormalement élevés de violence. En effet, il ne s'agit pas seulement d'une problématique purement éthique et spéculative. Au contraire, la gestion des risques et profits de toute action guerrière violente en dit souvent plus long que les discours et permet de discerner les stratégies sociales en la matière.

L'histoire militaire est bien entendu le cœur des perspectives adoptées dans cette analyse. Mais celle-ci ayant désormais effectué son "tournant culturel" (*cultural turn*), l'étude des normes et des valeurs conférées aux violences de guerre y tiendra une place déterminante. Il s'agit également de proposer une histoire des émotions, puisque la peur, la douleur ou le deuil sont des problématiques centrales pour notre propos¹²⁷. Les méthodes de l'anthropologie historique, notamment sur le corps, seront également investies. Enfin, les théories développées par la sociologie sont cruciales pour comprendre les dynamiques sociales qui se jouent autour de la violence de guerre. En somme, le croisement de ces différentes approches constitue le fondement de ce travail et son originalité¹²⁸.

DES SOURCES FOISSONNANTES ET DIVERSIFIÉES

Pour ce faire, la documentation mobilisée est nécessairement variée. La prise en compte conjointe des textes anciens, mais aussi des sources archéologiques et iconographiques permet d'évaluer le rapport de Rome au coût humain des guerres.

¹²⁵ En ce sens, "l'absence du mot n'implique pas celle de l'idée" (Courrier 2014, 436).

¹²⁶ Pour des exemples d'emploi de ce concept de seuils de sensibilité à la violence de guerre en histoire : Audoin-Rouzeau 2002, 77 ; Horne 2002a, 535 ; Audoin-Rouzeau 2010a, 131 ; Payen 2012, 22. Tout comme S. Audoin-Rouzeau, Martin 2002, 94 insiste sur la variabilité de ces seuils en fonction des contextes.

¹²⁷ L'histoire des émotions, en pleine expansion depuis maintenant une quinzaine d'années, a su se faire sa place en histoire ancienne. Voir en dernier lieu : Sanders & Johncock, éd. 2016.

¹²⁸ Pour rendre adéquatement compte de toutes les dimensions de la guerre, J. Snyder résume bien la nécessité de croiser étude anthropologique, logiques matérielles du combat, complexité du système social, poids des institutions et stratégies individuelles des acteurs : Snyder 2002, 7. M. Petitjean a par ailleurs souligné le risque de minorer les aspects tactiques et techniques, purement militaires, au profit des seules causes culturelles (et mêmes sociales) : Petitjean 2014, 310-312.

La documentation textuelle et ses écueils

Dispersées, les narrations évoquant des violences de guerre peuvent difficilement faire l'objet d'un traitement exhaustif ou automatisé, tant le vocabulaire varie d'un auteur à l'autre, voire d'un événement à l'autre. C'est pourquoi la perspective privilégiée jusqu'ici était celle de l'interprétation de cas emblématiques¹²⁹. Néanmoins, cette "approche par événement-type" pousse à se concentrer de manière disproportionnée sur des cas exceptionnels ou particulièrement sujets aux déformations mémorielles et littéraires¹³⁰. On ne peut donc faire l'économie d'un parcours plus extensif des sources qui permet de mieux évaluer le caractère singulier de ces situations.

Parmi les sources littéraires, ce sont donc les textes des historiens antiques qui constituent l'essentiel du corpus ayant servi de base à ce livre. Outre leur aspect canonique, les auteurs retenus sont ceux qui fournissent le plus régulièrement des informations au sujet des combats dans le cadre chronologique fixé pour ce travail. Il s'agit de : Appien, Cassius Dion, César (et corpus césarien), Celse, Cicéron, Diodore de Sicile, Eutrope, Flavius Josèphe, Festus, Florus, Frontin, Lucain, Memnon d'Héraclée, Orose, Plutarque, Polybe, Salluste, Silius Italicus, Suétone, Tacite, Tite-Live, Valère Maxime et Velleius Paterculus¹³¹. Les textes de ces auteurs ont fait l'objet d'un dépouillement manuel systématique afin d'en retenir les passages mentionnant des violences de guerre telles que précédemment définies.

Se pose néanmoins avec force la question des normes littéraires qui régissent les sources textuelles antiques, majoritairement à caractère historique. Le degré d'historicité des récits de guerre est en effet un enjeu majeur dans le cas des violences de guerre¹³². Son évaluation est rendue particulièrement difficile du fait de la superposition de plusieurs filtres. Le premier est celui des discours politiques qui orientent souvent le contenu de ces récits lors de leur genèse même. Le second est celui de la "sédimentation mémorielle" à l'œuvre pour ces événements particulièrement sensibles ou traumatisants¹³³. Enfin, l'activité d'écriture est guidée par des normes littéraires très contraignantes. C'est d'ailleurs très certainement ce dernier filtre qui est non seulement le plus puissant, mais aussi le plus difficile à appréhender d'un point de vue historique. En effet, les images frappantes, les passages obligés ou les normes de bienséance pèsent sur la véracité des faits relatés. Les *topoi* sont particulièrement fréquents en matière de violence de guerre : récits formatés de prises de ville, images de monceaux de cadavres, licence proverbiale de la troupe, clémence de certains personnages emblématiques, larmes des généraux, tournures épiques récurrentes, etc.¹³⁴. La langue (latine ou grecque) ainsi que la distance temporelle avec les événements relatés sont, de manière

129 À titre d'exemple : McClelland Westington 1938 ; Gilliver 1996a. Ont particulièrement été analysées les prises de villes emblématiques telles que Syracuse, Carthage, Corinthe, Numance, Athènes, etc.

130 L'expression "approche par événement-type" est empruntée à S. Janniard : Janniard 2014, 281.

131 Compte tenu de la très grande dispersion des propos de Cicéron sur la guerre, cet auteur n'a fait l'objet d'aucun dépouillement systématique pour ce travail. Néanmoins, certains extraits seront ponctuellement commentés sur des sujets précis.

132 Voir à ce sujet les problématiques soulevées par Janniard 2014.

133 Le concept est une nouvelles fois repris de Janniard 2014, 280.

134 Sur ces *topoi*, voir infra, respectivement p. 000-000. R. Pierini montre bien comment les formes littéraires prennent le pas sur la réalité historique en ce qui concerne le sort de Corinthe, détruite par les Romains : Pierini 2012.

traditionnelle, des variables à prendre en compte dans les modalités de réinterprétation des faits. Mais c'est à n'en pas douter le genre du texte (annales, récit, biographie, épopée, etc.) qui est le principal facteur d'auto-censure ou d'invention¹³⁵. Les convictions personnelles de l'auteur antique en matière d'historicité ont également un fort impact sur les effets de style ou sur la structure retenue¹³⁶. L'ensemble de ces choix d'écriture forment donc la pensée et imposent des manières de dire ou plutôt de ne pas dire. En découlent des procédés d'atténuation ou d'hyperréalisme des violences de guerre¹³⁷.

On ne peut néanmoins se satisfaire d'un relativisme absolu en la matière¹³⁸. Tout d'abord, il est clair que les récits de guerre nous en disent long sur les représentations des acteurs ou surtout des auteurs. Or, c'est cet aspect qu'il est particulièrement fécond d'analyser. Vouloir distraire le public ou justifier un comportement constituent en effet des entreprises non seulement révélatrices des valeurs d'une société, mais aussi des opérations qui n'obèrent pas systématiquement un horizon d'attente réaliste en matière d'expérience guerrière¹³⁹. Surtout, les dimensions littéraires des textes revêtent parfois une dimension cognitive indéniable : elles permettent à une société de s'approprier les aspects les plus perturbateurs de la violence de guerre. En effet, elles sont à compter au nombre des opérations mémorielles permettant de conserver le souvenir traumatique d'un événement ainsi que les stratégies utilisées pour le surmonter. Enfin, nous démontrerons qu'il est possible, par croisements (entre les versions d'un même fait) et par mise en série (du même type de violence, de certains motifs littéraires) de déterminer la part de réalisme ou d'éventuelle invention littéraire de certains textes. Nous emploierons donc une approche assouplissant la rupture entre ce qui ressortit de la topique pure et des éléments de préoccupation et de réflexion pour les esprits romains en traitant simultanément des faits et des stratégies rhétoriques pour les décrire¹⁴⁰.

C'est néanmoins pour parer, dans la mesure du possible, à toutes ces difficultés que l'une des méthodes choisies au fondement de cet ouvrage a été celle de la constitution d'une base de données afin de recenser le plus largement possible les passages qui font référence à la violence de guerre. La compilation de ces cas, fondée sur la consultation exhaustive de douze historiens parmi les plus prolixes, a abouti à l'identification et l'analyse de 1393 événements¹⁴¹. Les références ayant servi à alimenter la base de données ont été compilées dans les tableaux de l'annexe 6. Si l'exhaustivité est toujours, par essence, illusoire, une telle entreprise permet tout de même de distinguer ce qui relève de l'ordinaire et du singulier, ainsi que les normes culturelles et les *topoi* sur le sujet.

135 Au sujet des rapports entre rhétorique et historiographie romaine, voir par exemple : Laird 2009 ; Lendon 2009. J. Lendon adopte une position particulièrement hypercritique.

136 V. D'Huys démontre ainsi qu'en matière de description de guerre, les historiens antiques se préoccupent diversement de vraisemblance, voire de méthode historique : D'Huys 1987.

137 S. Janniard évoque bien ce problème : Janniard 2014, 281.

138 C'est notamment la position retenue par les tenants du *linguistic turn*, évoqués supra.

139 Pour une position plus médiane, qui laisse la place à une distinction entre genres et à une analyse des effets rhétoriques comme ayant vocation à "faire passer un message éthique en dénonçant la violence déviante" : Estèves 2005, en particulier p. 346-350.

140 Pour un modèle d'une telle approche en matière de violences de guerre : Denis 2008, 260.

141 Ils concernent les auteurs suivants : Appien, Cassius Dion, César (et corpus césarien), Diodore de Sicile, Flavius Josèphe, Memnon d'Héraclée, Plutarque, Polybe, Salluste, Suétone, Tacite et Tite-Live.

La documentation archéologique

Outre ces sources textuelles, il est incontournable de réexaminer les sources matérielles qui témoignent de manière très concrète des dommages subis par les corps lors des batailles. Les sources archéologiques permettent en effet d'accéder toujours plus aux formes des batailles et aux conséquences des combats¹⁴². Le corpus de sites analysés dans ce travail a notamment été élaboré en tenant compte de la qualité des informations archéologiques relatives au contexte guerrier d'une part, et de l'effectivité des traces de blessures et de mort fournies par les ossements d'autre part. Il exclut donc certains sites jugés non pertinents à cet égard¹⁴³. Les neuf sites retenus, dûment référencés dans l'annexe 3 de ce livre, sont les suivants (dans l'ordre chronologique) : habitat d'époque ibérique Cerro de la Cruz (Espagne) détruit au II^e s. a.C., sites du Lampourdier et des Peyrières à Orange (France) rapprochés de la bataille d'Arausio de 105 a.C., secteur 18 du site de Libisosa (Espagne) lié aux guerres sertoriennes, quartier de l'Almoïna à Valence (Espagne) détruit vers 75 a.C., site de Kessel-Lith (Pays-Bas) rapproché du massacre des Usipètes et des Tencières en 55 a.C., *oppidum* de La Cloche, Pennes-Mirabeau (France) dont la destruction est datée du milieu du I^{er} s. a.C., site de Kalkriese (Allemagne) mis en relation avec le désastre de Varus en 9 p.C., soldat du port d'Herculanum (Italie) mort en 79 p.C. et enfin site de Maiden Castle (Grande-Bretagne), dont la destruction est datée du milieu du I^{er} s. p.C.¹⁴⁴. Compte tenu de la définition de la violence de guerre retenue pour ce travail, l'intérêt porte avant tout sur les conséquences physiques de la violence de guerre (blessures et mort). C'est pourquoi l'analyse précise des ossements a fait l'objet d'une attention particulière. Notre propos en fait un usage raisonné, les mobilisant ponctuellement et présentant les précautions méthodologiques à prendre à leur égard.

La documentation iconographique

Enfin, une sélection de sources iconographiques complète ce corpus. Elle permet d'appréhender les représentations figurées de la violence de guerre dans le cadre chronologique fixé pour ce travail. Les supports sont variés (voir annexe 1) : bas-reliefs de monuments, bas-reliefs de stèles, plaque sculptée, fresques, gemmes, fourreau de glaive, appliques en bronze et fibules¹⁴⁵. À cela s'ajoutent dix-sept monnaies (voir annexe 2)¹⁴⁶. L'analyse de ce type de figuration s'avère en effet essentielle pour évaluer l'éventuelle existence d'un discours iconographique en matière de violence de guerre.

142 L'archéologie des conflits et des champs de bataille est désormais en pleine expansion. Sur ce sujet, et plus particulièrement pour la période antique et romaine : Coulston 2001 ; Meller 2009 ; Nielsen & Walker, éd. 2009 ; Hill & Wileman [2002] 2010 ; Ralph, éd. 2013 ; Cadiou & Navarro Caballero, éd. 2014 ; Knüsel & Smith, éd. 2014 ; Fernández-Götz & Roymans 2018 ; Roymans & Fernández-Götz 2018 ; Fernandez-Götz & Roymans 2024.

143 Sur le détail des sites non retenus et des raisons de leur éviction, voir *infra*, p. 000.

144 L'annexe 3 présente la liste des sites, la bibliographie les concernant ainsi que les unités stratigraphiques et ossements concernés. Nous y renvoyons donc le lecteur.

145 Les annexes 1 et 2 présentent la liste de ces sources iconographiques et numismatiques ainsi que la bibliographie les concernant. Nous y renvoyons donc le lecteur.

146 *RRC* 264/1 ; *RRC* 282/1-5 ; *RRC* 286/1 ; *RRC* 294/1 ; *RRC* 319/1 ; *RRC* 327/1 ; *RRC* 361/1 ; *RRC* 370/1 ; *RRC* 419/1 ; *RRC* 429/1 ; *RRC* 448/2 ; *RRC* 454/1 et 454/2 ; *RRC* 514/1 et 514/2, *RIC* II, part. 1 (2^e éd.) Vespasian 386 ; *RIC* II, part. 1 (2^e éd.) Vespasian 429, 430, 474, 497, 564 ; *RIC* II, part. 1 (2^e éd.) Domitian 205, 280, 358, 470, 529-530, 638 ; *RIC* II, part. 1 (2^e éd.) Domitian 797.

L'épigraphie n'est pas systématiquement écartée de cette étude (voir annexe 5). Néanmoins, le fait que son versant militaire soit quasiment nul avant la fin de la République rend difficile son exploitation. Si le Principat voit augmenter le nombre d'inscriptions, notamment funéraires, l'aspect standardisé des formulaires ne fournit que très rarement des indices sur les circonstances de la mort des soldats¹⁴⁷. Lorsqu'elles le font, les informations sont trop succinctes pour envisager un traitement pertinent de leur contenu. De manière générale donc, l'accès aux réalités individuelles et collectives des soldats n'est pas véritablement facilité par le média épigraphique. C'est pour cette raison que les inscriptions n'ont été mobilisées que très ponctuellement au cours de ce travail.

LES SEUILS DE SENSIBILITÉ ROMAINS AU COÛT HUMAIN DE LA GUERRE

Une progression en trois axes a pour but d'identifier les seuils de sensibilité de Rome au coût humain de la guerre dans leurs dimensions émotionnelle, sociale, politique et surtout civique.

La première partie examine ainsi le contact concret que les soldats entretiennent avec la violence de guerre. Il s'agit de scruter les conditions matérielles du combat afin de mieux saisir dans quelle mesure celles-ci peuvent être traumatisantes ou comment les soldats tentent de s'en accommoder. Deux axes principaux sont tour à tour abordés : le choc du combat tout d'abord (chapitre 1), puis la gestion des blessures de guerre ensuite (chapitre 2). Cet examen vise ainsi à mieux évaluer le rapport des soldats au coût humain de la guerre sur le terrain même des conflits.

La deuxième partie aborde la question de l'impact de la violence de guerre sur la cohésion de la Cité. S'y trouve en premier lieu une réévaluation des normes et représentations susceptibles d'exalter les blessures et les cicatrices reçues par les soldats, ainsi que de fédérer la société autour du sacrifice corporel de ces derniers (chapitre 3). Puis, les réactions de la société romaine relatives à la mort au combat sont examinées à travers une analyse des désastres militaires, de leurs conséquences traumatiques et des formes de deuil qui en découlent (chapitre 4).

Enfin, la dernière partie s'efforce de cerner la spécificité de Rome en matière de violence de guerre extrême¹⁴⁸. Elle a notamment pour ambition de démontrer la capacité de Rome à intégrer la variable du coût humain adverse dans ses décisions. Plusieurs aspects des habitudes de guerre romaines sont ainsi tour à tour examinés (dans le chapitre 5) : son attitude vis-à-vis du massacre des populations non-combattantes, son recours à des mutilations particulièrement infamantes (décapitation, ablation des mains, sévices corporels) et sa pratique des châtiments spectaculaires (à l'exception des viols¹⁴⁹). Puis, une réflexion autour de la réputation de Rome mène à explorer l'existence d'un discours cohérent de justification

¹⁴⁷ Voir *infra*, p. 000.

¹⁴⁸ Sur les difficultés d'emploi du concept de "violence extrême" en histoire : Horne 2002a, 535 ; Bonnard 2022, 18-26.

¹⁴⁹ Sur les viols, déjà traités par ailleurs : Baroin 2016 ; Hulot 2022 ; Taylor 2023 avec rappel de la bibliographie antérieure.

des violences de guerre afin de se prononcer sur l'existence d'une potentielle "culture de violence" spécifique à Rome (chapitre 6).

